

Les précurseurs : pourquoi penser ?

La pensée commence, pour le monde occidental, dans la civilisation grecque lorsqu'elle passe du mythique ou du symbolique à la rationalité comme moyen de compréhension. Aux cosmogonies, contes, proverbes, épopées, les Grecs substituent la philosophie. L'éclair n'exprime plus la colère de Zeus, c'est un simple phénomène naturel. Les routes de la science et de la démocratie sont ouvertes. Ce passage de l'événement inexplicable et merveilleux, révélation d'une présence divine, à une lecture où l'essentiel est la réflexion et l'explication par l'homme, Ernest Renan, philosophe du XIX^e siècle, le nomme « le miracle grec », moment très court entre le V^e et le III^e siècle av. J.-C., entre Parménide et Aristote.

Une voie commune

La question primordiale pour les premiers penseurs grecs est l'opposition qui existe entre ce principe unique, l'être, l'Un, et l'évolution permanente des choses du monde, le multiple. Qu'est-ce qui est immuable et comment se font les combinaisons ? De quelle matière est la nature ? Où est l'Homme au travers de tous les hommes ? Quelle est l'identité de chacun au travers de ses mutations ? Question vitale, question permanente qui fait dire à Kant, vingt-cinq siècles plus tard : « L'homme, grâce à l'unité de la conscience dans tous les changements qui peuvent lui arriver, est une seule et même personne. »

Ce qui persiste à travers les changements, c'est la substance, répond l'école de Milet, la plus ancienne école de philosophie, fondée en Asie Mineure par Thalès en 600 av. J.-C. Certes la diversité du monde se constate mais l'unification en est possible en faisant appel à des éléments, à des principes, qui sont l'origine matérielle de toutes choses. Pour Thalès, ce principe est l'eau, pour Anaximène l'air, pour Héraclite le feu, et pour Xénophane la terre. Pour Anaximandre, c'est l'infini qui est principe et gouverne tout le reste pour

parvenir à l'équilibre entre éléments opposés. Ainsi, il introduit l'idée qui perdurera dans la pensée grecque: le monde est un et multiple, mais régi par une loi d'équilibre et d'harmonie qui permet à des éléments antagonistes de coexister.

Un duo: Héraclite et Parménide

À la question: « Y a-t-il du mouvement dans les choses? », leur réponse est en totale opposition. Pour Héraclite (540-480), le changement est l'être des choses: « Tout devient, tout est changement. » Le monde est en perpétuel devenir « car on ne peut se baigner deux fois dans le même fleuve. » Tout passe, rien ne demeure. La première idée d'Héraclite est le mouvement permanent. La deuxième est l'unité des contraires, leur inséparabilité, ce qui revient à dire que tout ne se conçoit qu'en liaison avec son contraire: vie/mort, jour/nuit, bien/mal.

Pour Parménide (544-470), il existe un Être inébranlable, indestructible, identifié à une sphère et qui ignore le temps et l'espace. La réalité de l'univers réside dans des formes parfaitement immuables, invariantes par nature. Il est aimé des philosophes parce qu'il énonce dans son poème *De la nature* « Être est... Non-être n'est pas ». L'ontologie est née, mot complexe qui désigne en philosophie tout ce qui a trait à la connaissance de ce qui est.

Ils nous parlent toujours

Que cette question de l'Un et du Multiple ne vous apparaisse pas surannée. Le grand mathématicien Henri Poincaré est, en 1902, comme eux: « Nous n'avons pas à nous demander si la nature est une, mais comment elle est une. » Les sciences physiques vivent mal leurs divergences entre relativité et mécanique quantique. « Le problème de l'unicité de la réalité est posé; la physique quantique, contrairement à la physique classique, crée de la "multiplicité" ce qui n'est pas satisfaisant » (Thierry Masson, physicien, *site union-rationaliste*).

À l'opposé, écoutez la joie intellectuelle de François Jacob, prix Nobel de médecine: « Le monde vivant comprend des bactéries, des virus et des éléphants, des organismes vivants dans les régions polaires mais tous ces organismes présentent une remarquable unité de structures et de fonctions. Les gènes qui mettent en place le plan d'un être humain sont les mêmes que ceux qui fonctionnent chez une mouche ou un ver. Tous les organismes existant

aujourd'hui sur cette Terre descendent d'un même organisme ayant vécu il y a 600 millions d'années. »

L'homme moderne continue d'adopter la posture de l'homme pythagoricien qui sait exprimer la réalité du monde par des lois abstraites, d'où la place des mathématiques en sciences expérimentales et humaines. « La physique moderne est, à un certain point de vue, très proche des doctrines d'Héraclite : si nous remplaçons le mot "feu" par le mot "énergie", nous pouvons presque répéter ses paroles mot pour mot » (Heisenberg, *Physique et philosophie*).

L'appétit d'universel a une autre dimension, politique celle-là, et donc plus conflictuelle. Une illustration : la conception universelle de l'égalité dans la République française qui transcenderait les multiples catégories de citoyens. La représentation nationale est indifférente à la nature de ceux ou celles qui la composent, et même transcende les différences. C'est un représentant abstrait, universel, dont on n'a pas à considérer le sexe par exemple. Or, chaque fois que la différence est face à l'universel – ce qui se discute dans la parité politique homme/femme, dans l'analyse du couple hétérosexuel/homosexuel, dans le rôle des communautés dans la nation – il se produit un choc entre l'unité (le citoyen) et le multiple (les Français réels), entre l'abstraction et la réalité.

Mais ils sont aussi très différents

Il ne faut quand même pas exagérer notre proximité avec ces Grecs anciens ; Pythagore nous le montre. Situé au VI^e siècle av. J.-C., c'est une figure mystérieuse, fondateur d'une communauté à la fois religieuse et politique dont aucun écrit ne nous est parvenu. Ses disciples et la tradition lui attribuent la paternité de découvertes mathématiques telles que la démonstration du théorème qui porte son nom sur le carré de l'hypoténuse, celui concernant la somme des angles d'un triangle, le calcul des proportions – la proportion idéale étant à la base de l'accord musical, et pour Chateaubriand, il est « un des plus beaux génies de l'antiquité, il avait puisé ses lumières parmi les prêtres de l'Égypte, de la Perse et des Indes » (*Essai sur les révolutions*). L'originalité de la pensée pythagoricienne est d'avoir dégagé l'arithmétique des applications strictement utilitaires qu'en faisaient les Égyptiens, pour ouvrir la voie à la spéculation mathématique abstraite. Pour les pythagoriciens, la nature obéit à une harmonie dont la forme et la mesure s'expriment par le nombre. Le nombre manifeste sa présence active dans les mouvements des corps célestes et divins, dans l'homme, dans sa vie et dans tout ce qu'il produit : arts et industrie. La réalité profonde est donc celle des nombres, accès privilégié au

divin et modèle d'ordre pour la cité. Chaque chose est liée à un nombre et la connaissance des nombres donne le secret du réel.

Sa philosophie consiste aussi en des pratiques ; manger, s'habiller sont des actes philosophiques. Le lin est prescrit, la fève est proscrite pour diverses raisons (symbole du fœtus ou du sexe féminin, réceptacle de l'âme des morts en route vers la réincarnation). Sorcellerie, théories de la transmigration, de la réincarnation, corps souillure, interdits magiques, valeur des états de trances ou de semi-démence des mystères orphiques... Faire cohabiter discours rationnel et éléments magico-religieux ne gêne personne. Pythagore meurt parce que, poursuivi, il refuse de traverser un champ de fèves ; légende ou connaissance du réel danger d'intoxication que fait courir à certains la fève en fleur ? La double nature de Pythagore est bien illustrée par cette anecdote.

Socrate

Le connaît-on ?

Pour le philosophe allemand Hegel, l'Athénien Socrate (env. 469-399) est le « père fondateur de la philosophie occidentale ». Tout semble ainsi dit sur l'importance de ce fils d'un tailleur de pierre et d'une sage-femme. En réalité, ce que nous savons de lui nous a été transmis par certains disciples, comme le philosophe Platon qui l'a tant aimé, aussi bien que par l'historien Xénophon, ou par Aristophane, poète comique, qui le chahute et s'en moque. Les textes de Platon et d'Aristophane se recourent ou se contredisent ; ces auteurs ont sûrement tous deux déformé la personnalité de Socrate. Platon l'a mis en scène dans des dialogues dont le caractère fictionnel est indéniable. Il était libre de faire de lui son porte-parole, de lui prêter des doctrines qui n'étaient pas celles du Socrate historique. De surcroît, Socrate soutient parfois, d'un dialogue à l'autre, des positions inconciliables. Pour ces raisons, il est impossible de dégager une doctrine socratique homogène. Les recoupements entre les textes des trois auteurs cités, qui ont connu Socrate, ont permis cependant un accord sur certains aspects de sa vie et de sa pensée.

Il est vraisemblable que Socrate a étudié la nature, en particulier auprès d'Anaxagore (env. 499-428), le premier grand philosophe qui tente de faire carrière à Athènes où il est menacé de procès d'impiété pour avoir affirmé que la Lune est une pierre, non une déesse. Plus tard, Socrate abandonne la connaissance physique du monde au profit de l'intériorité : s'il délaisse l'étude de la nature, c'est qu'il a eu révélation de sa « mission ». Socrate nie être un maître car il ne fait jamais payer son enseignement et qu'il ne dispose d'aucun savoir positif, d'aucune doctrine, qu'il serait susceptible d'enseigner. « Moi qui ne sais rien, je ne vais pas m'imaginer que je sais quelque chose », phrase souvent reformulée par les commentateurs ainsi : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » Il raconte qu'un de ses amis, Chéréphon, lors d'un voyage à Delphes, consulte l'oracle (la Pythie) sur la question suivante : existe-t-il au monde un homme plus sage que Socrate ? Ce à quoi la Pythie répond par la négative. L'épisode, dûment rapporté à Socrate par Chéréphon, le plonge dans la plus profonde perplexité car il estime n'avoir en lui aucune sagesse, petite ou grande. Désespéré, Socrate se rend chez un important Athénien

qui passait pour sage, afin de montrer que ce personnage l'était plus que lui et ainsi confondre l'oracle erroné. Quelle ne fut pas sa surprise de constater que, par ses questions, il embarrassait considérablement le « sage » en question! Celui-ci, homme politique de renom, ne savait en fait rien du tout. Platon lui fait dire, dans l'*Apologie de Socrate*: « Il me semble donc que je suis plus sage que cet homme-là par le fait même que ce que je ne sais pas, je ne pense pas non plus le savoir. » Or, au fronton du temple d'Apollon à Delphes, on lit la sentence: « Connais-toi toi-même, laisse le monde aux Dieux » qui rappelle à l'homme qu'il doit se contenter de sa condition, ne pas chercher à se rapprocher du divin. Socrate ne retient que le « connais-toi toi-même » et fait figure de contestataire: pendant les vingt dernières années de sa vie, sa mission consiste à aider ses concitoyens à accéder à la connaissance intérieure. Se connaître soi-même, c'est se soucier de soi: l'homme doit détourner son attention de ce qui n'est pas son être véritable pour la tourner vers ce qu'il est réellement, ou plutôt vers ce qu'il doit être. Il ne s'agit pas de se complaire dans ses opinions mais de se hausser jusqu'à ce qui appartient à la nature humaine en général. En tout esprit humain existe un savoir qui n'attend que d'être extrait. C'est la voie pour échapper à ce que Platon appelle « la double ignorance »: ne pas avoir conscience de son ignorance.

L'accoucheur des âmes

Socrate est un antimaitre: pas de doctrine, pas d'enseignement, mais une méthode systématique pour connaître l'âme et atteindre le bien qu'il ne définit d'ailleurs jamais. Il n'utilise que le dialogue qu'il considère comme un outil d'artisan, le plus adapté à son but. Il n'a rien laissé d'écrit par méfiance envers cet accès autonome à la pensée qui supprime le maître spirituel. Il est à l'image de toute la tradition philosophique de l'Orient qui aime la parole vivante et non l'écrit figé, et s'inscrit, dans une certaine mesure, dans la tradition de l'ésotérisme. L'écrit dispense de vivre ce que l'on pense; or pour penser la justice, il faut être juste. Pour ne pas inquiéter l'interlocuteur, Socrate se met à son niveau en affirmant ne rien savoir: c'est ce que l'on désigne par « ironie socratique ».

La méthode est entièrement intellectuelle et rationnelle, soumettant toute chose au crible de l'intelligence au fil d'une argumentation graduée qui progresse avec l'assentiment de l'autre.

Le maître questionne

Le disciple répond avec un savoir faux

Le maître examine et réfute la réponse

Le disciple constate son ignorance par aporie

Le maître reformule la question

Le disciple recherche le savoir en lui-même parce qu'il a des dispositions et est intelligent.

Mais le dialogue ne se conclut pas sur une définition du courage, de la beauté ou de la vertu qui n'aurait été que provisoire. Socrate refuse toute conclusion dogmatique, son action consistant à progresser vers une plus grande clarté dans une enquête qu'il faut pousser toujours plus loin. Cette absence de définition ou de conclusion produit une trompeuse impression d'aporie, d'échec. Au reste, le dialogue n'est pas uniquement une méthode intellectuelle rationnelle visant à atteindre le vrai ; il est aussi examen pour tenter d'agir sur le comportement moral de l'interlocuteur en le détournant de l'erreur.

Ce que l'on ne veut pas trop savoir de lui : Socrate le sorcier

De fait, il n'est pas un absolu rationaliste ; il est aussi un mystique car il fait souvent référence à son « démon », voix divine qui a commencé à se faire entendre dès son enfance, n'intervenant que pour le détourner d'une action lorsque le bien de l'âme est en jeu, jamais pour le conseiller. C'est son démon qui l'éloigne de la vie politique ; sa façon personnelle d'être citoyen est de rendre meilleurs ses concitoyens. Il travaille à transformer sa cité à travers les hommes. Dans la comédie d'Aristophane, *Les Nuées*, dont Socrate, qui a alors quarante-six ans, est le personnage principal, il explique les phénomènes de la nature sans faire intervenir les dieux : la pluie est due à l'orage, non à l'action de Zeus ; il est donc impie. Quand on l'en accuse, c'est-à-dire de ne pas croire aux dieux de la cité et d'en introduire d'autres, il est probable qu'il est question de son démon. « Et des divinités nouvelles, serait-ce en introduire que de déclarer qu'une voix divine se fait entendre en moi pour m'indiquer ce que je dois faire?... Je l'appelle signe divin et j'estime qu'en usant de ce nom, je m'explique avec plus de vérité et de piété que ceux qui attribuent aux oiseaux le pouvoir qui appartient aux dieux. »

Pour Aristophane encore, Socrate pratique la sophistique qui permet de « rendre plus forte la cause la plus faible ». Socrate pervertit ainsi la jeunesse en lui offrant un moyen commode d'échapper aux conséquences pénales de

ses fautes. Impiété et corruption de la jeunesse : c'est l'exact contenu de l'acte d'accusation porté contre lui, vingt-quatre ans plus tard, par trois citoyens d'Athènes ; cela semble donc caractériser Socrate aux yeux de ses contemporains. Socrate paraît bien un sophiste, ces « maîtres du doute, démolisseurs de toute vérité bien assise, semeurs d'impiété et d'immoralité, bref des corrupteurs de jeunesse » (André Bonnard, *Socrate selon Platon*). Socrate le discuteur oblige, comme les sophistes, à remettre en question les notions traditionnellement admises, instruit la jeunesse et traite en public des mêmes questions. Il apparaît manifestement à ses contemporains comme un sophiste parmi d'autres, mais plus coupable que les autres parce qu'il n'est pas étranger mais athénien.

Cependant, plusieurs points, d'ordre matériel ou intellectuel, distinguent Socrate des sophistes. Soucieux de son indépendance, il refuse tout argent et vit dans la pauvreté, contrairement aux sophistes que le succès de leurs leçons peut rendre très riches. Ils font payer leur savoir prétendument encyclopédique, alors que Socrate proclame inlassablement son ignorance. Par la dialectique et la réfutation, il cherche à détruire les illusions, à initier à l'interrogation, à dégager la vérité de l'âme, alors que la réfutation sophistique, polémique et indifférente à la vérité, tend seulement à la victoire sur les arguments de l'adversaire. Pendant plus de vingt ans, il consacre sa vie à aider ses concitoyens dans la quête de la vertu et de l'essence du bien, obéissant scrupuleusement aux lois et prescriptions de la cité, accomplissant ses obligations militaires et religieuses, même s'il critique la démocratie quand elle est peu soucieuse de la justice ou utilise mal les compétences. Il est à l'opposé du refus d'engagement du relativisme sophistique.

Le procès : une mort qui lui donne l'immortalité

Le procès de Socrate conduit à son acte déterminant : boire la ciguë. Reconnu coupable par le Tribunal démocratique d'Athènes à une faible majorité (281 voix sur 500 citoyens), il peut demander amende, prison ou exil pour éviter la mort réclamée par ses accusateurs. Il refuse ce choix qui aurait prouvé sa culpabilité. Il réclame même une récompense en tant que bienfaiteur de la cité. « Quel traitement sied à un homme pauvre, lequel est un bienfaiteur ? Il n'y en a pas » (*Apologie de Socrate*). La mort est alors prononcée. Il aurait encore, grâce à ses amis, l'occasion de s'enfuir, mais repousse cette éventualité. Il ne lui importe pas de sauver sa vie mais de trouver le plus parfait accord de son âme avec elle-même. Comme il l'a toujours professé, il ne veut pas se soustraire aux lois, même injustement appliquées dans son cas. Convaincu que notre âme est une partie de l'intelligence universelle, qui est divine, il